

CHAPITRE 20

ÈRESSEA TARI

Les jours et les semaines passaient. La capitale sylvestre se métamorphosa peu à peu. Le printemps avait apporté un souffle nouveau et doux sur la forêt et les nuits y étaient devenues moins fraîches. Atheleen commençait à avoir plaisir à les passer à contempler l'infini du ciel et ses milliers d'étoiles. Trois mois... Trois mois s'étaient écoulés à présent depuis son départ ! Ses pensées étaient toujours à sa famille mais il lui arrivait, de temps à autre, d'oublier son chagrin malgré la solitude. En effet, en dehors de la princesse, elle ne voyait jamais personne et toutes les deux n'échangeaient que peu de mots. Chaque matin, avant même que le soleil ne brille dans le ciel, Eyota entraînait la jeune bergère à sa suite à travers les arbres jusqu'au grand saule pleureur et elles s'asseyaient ainsi durant de longues heures, sans parler ni bouger. Atheleen s'était finalement faite à cet exercice et il lui arrivait parfois de laisser son esprit au repos un instant pour ne plus rien penser.

Ensuite, elles arpentaient ensemble la forêt.

- Pour apprendre à vivre comme nous, il te faut comprendre et embrasser le monde dans lequel nous vivons. Il te faut épouser la terre, l'eau, l'air et le feu... car c'est par leur seul équilibre que nous existons. C'est par ce seul équilibre fragile que toute chose existe. Il te faut connaître les plantes et les animaux qui peuplent cette forêt ; les cueillir et les chasser comme je te l'ai appris mais, avant tout, les respecter. Les dix meilleurs d'entre nous ne valent pas la plus petite feuille de ce chêne. Car nous

sommes débiteurs de ce décor ; nous ne vivons que par lui et, bien après notre mort, il existera encore.

Eyota s'était arrêtée dans une petite clairière ensoleillée, juste devant une fleur isolée, dont les pétales éclatants évoquaient ceux d'un gros crocus. La fleur solitaire se dressait humblement dans son lit d'herbes grasses. La princesse s'accroupit lentement à son chevet :

- Chaque fois qu'un Aldmérinsien meurt, les Aquenes plantent un arbre ou une fleur en son honneur. Ils enroulent une mèche de ses cheveux dans les racines, sous la terre... et l'esprit du défunt rejoint sa véritable mère.

Toujours prostrée dans le recueillement face à ce minuscule bouton de pétales, Eyota avait porté sa main à ses lèvres avant de déposer ses doigts contre la robe délicate de la fleur.

- Aucune vie n'est placée au-dessus d'une autre dans mon monde. Nous couchons tous sous le même ciel et contemplons les mêmes étoiles.

- Une femme vaut donc un homme ? interrogea la jeune fille.

- Certaines en valent deux et inversement... Nous jugeons la valeur d'un être à ses actes, à son esprit et à son cœur.

- Et comment savoir si son cœur est pur ? Comment savoir si... si nos actes sont ceux qu'on attend de nous ?

- Ce n'est pas à moi d'en juger... Un Aldmérinsien sait où se situe la lumière et le chemin qu'il doit suivre pour la rejoindre.

- Cela paraît un peu simple, non ? remarqua Atheleen, dubitative.

- Pourquoi en serait-il autrement ? C'est ton peuple qui complique tout par sa perversité et sa cupidité.

La jeune fille s'était tendue à cette attaque mais, freinée par le souvenir encore brûlant des punitions de son maître, elle baissa la tête, silencieuse.

Leurs discussions se soldaient souvent par cette même conclusion et la bergère avait fini par en prendre son parti. Lorsque les deux jeunes femmes arrivaient au terme de leur chasse, Eyota rapportait en personne le gibier au banquet de midi. Atheleen, elle, mangeait seule entre les arbres. Certaines fois, la princesse demeurait avec elle pour lui tenir silencieusement compagnie. Mais, bien souvent, la jeune fille

se retrouvait véritablement isolée. Ainsi, les rochers étaient les seules oreilles que ses pensées pouvaient toucher et le vent la seule voix qui pouvait lui répondre. De toute façon, les choses n'étaient pas très différentes lorsque Onéida restait près d'elle.

Parfois, lorsque la solitude se faisait trop lourde, elle se laissait porter par la brise, entre les arbres, jusqu'à la lisière de la clairière où les Aldmérinsiens célébraient leurs banquets journaliers. Là, cachée derrière les feuilles, elle les observait... longtemps... Elle écoutait le chant des flûtes de bois et des tambours de peau qui se mêlait à celui du vent, les rires frêles et doux des jeunes gens et les murmures des conversations que, grâce aux leçons de son maître, elle commençait à saisir. Elle laissait ses yeux courir sur les visages rieurs de l'assemblée, sur les traits durs d'Eyota, sur les yeux glacés de la reine. Son regard s'arrêtait alors sur Ragnor, toujours assis près de Nathorod, immobile et silencieux, comme perdu dans un songe.

Elle se sentait plus seule que jamais, tapie dans l'ombre, là où toute lumière et toute joie lui étaient inaccessibles. Alors, elle repartait doucement sous les arbres, le cœur gros et lourd, étrangère à ce lieu et à tout ce qui pouvait y vivre.

Ainsi, pour la jeune femme, il lui semblait que son corps et toute son âme ne prenaient vie que lorsque Eyota la poussait à se surpasser dans l'effort et la douleur. Alors elle ne pensait plus à rien : elle n'évoquait plus les chers souvenirs du temps passé, ni les visages des gens qu'elle avait aimés et qu'elle ne reverrait sans doute jamais... ni même celui de Ragnor.

Elle courait toujours plus vite chaque jour, s'efforçant de suivre la princesse sans trop se faire distancer, sur des parcours de plus en plus étendus. Elle enchaînait les coups de bâton et arrêtaient ceux de son adversaire, grimpait aux arbres les plus hauts et aux falaises les plus raides. Enfin, Atheleen avait appris à manier les différentes armes typiques des Aldmérinsiens : l'Eht-vuon, un arc de bois aux courbes caractéristiques ; le Sehbie, une espèce de masse de bois qu'elle ne parvenait même pas à tenir tant elle était lourde et dont elle n'aimait pas le maniement ; et surtout, le célèbre Kuavri, la lance à double lame qu'elle préférait.

Indifférente à la peur, la douleur ou à la fatigue, elle suivait Eyota partout où elle la devançait, sauf sur la moitié la plus haute de la falaise qui surplombait le lac. En effet, aussi loin que les Aldmérinsiens se souvenaient, Onéida était la seule à avoir

réussi à la gravir dans son intégralité. Bien sûr, tout le monde savait ce qui se trouvait au-dessus : un lac aux dimensions dix fois supérieures à celui qui bordait la cité.

Le soir, elles retournaient ensemble, s'asseoir sous le saule. Puis, sous la faible lueur des lucioles, elles rejoignaient leurs lits de feuilles, suspendus à un arbre, sur la rive opposée à la cité. Le visage tourné vers les étoiles, Eyota demeurait silencieuse dans l'obscurité. Atheleen laissait ses yeux glisser vers les eaux, espérant que, de l'autre côté, on ne l'avait pas totalement oubliée.

La brume flottait doucement sur la surface. Le lac d'Eré dormait calmement sous le blanc du ciel, enveloppé dans son nuage de coton. Quelques rares oiseaux venaient troubler le miroir de l'eau de leur vol, effleurant à peine les flots de leurs ailes. Au loin, une barque sombre glissait silencieusement vers les montagnes, de l'autre côté de l'étendue calme. L'air était frais malgré le pâle soleil que l'on devinait derrière le brouillard, en pleine ascension.

Assise sur un rocher, Mélusine contemplait son monde, le regard tourné vers le lointain et les premiers rayons du matin. Ses yeux froids se perdaient dans la ligne lisse et pure de l'eau et son esprit s'oubliait dans la contemplation des lieux.

Elle avait toujours aimé cet endroit. Depuis le premier jour. Depuis qu'elle était venue y rejoindre celui qu'on lui avait choisi pour époux. Elle avait seize ans... Elle qui ignorait tout de ce pays, de ses lacs, de sa lumière et de ses habitants. Elle qui n'avait jamais rien connu d'autre que Pampre-la-Joyeuse et sa belle vallée de la Treille, où elle avait grandi avec son frère. Elle avait mis longtemps à aimer le château. Pourtant, cet endroit, en bordure des eaux, elle s'y était toujours sentie chez elle. Et, bien qu'elle s'y soit souvent rendue dans un état de grande détresse, elle n'y avait jamais éprouvé que réconfort et espoir.

Après le départ des collecteurs d'impôts, le pays avait retrouvé son calme habituel. Les paysans, tranquilisés, s'étaient remis au travail, confortés par les visites régulières du Seigneur